ÉTUDE DES REPRÉSENTATIONS DU MÉTIER ET DES ANIMAUX CHEZ LES ÉLEVEURS SALARIÉS DE LA BERGERIE NATIONALE DE RAMBOUILLET

Jocelyne PORCHER*

Résumé

La conjoncture actuelle de remise en cause par les consommateurs et les citoyens des fins et des moyens des activités d'élevage dans les pays occidentaux, aggravée depuis la "crise de la vache folle", amène à s'interroger sur les sens et contenus du métier d'éleveur. Dans le cadre d'une réflexion menée à la Bergerie Nationale de Rambouillet sur les orientations de l'Établissement en faveur du "développement durable", j'ai cherché à mettre en évidence les représentations qu'ont les salariés de leur métier et des animaux avec lesquels ils travaillent et à donner à voir la réalité de leurs pratiques. J'ai interviewé les six éleveurs salariés de l'Établissement, ainsi que deux responsables. Les entretiens ont été traités selon les méthodes d'analyse de contenu de type psycho-sociologique et selon celles empruntés à Darré. Le travail d'entretien a été suivi d'enregistrements vidéo des comportements humains et animaux lors de pratiques quotidiennes. Les résultats obtenus permettent de mettre au jour des représentations communes autour d'une finalité (nourrir le peuple) et d'un moyen (la performance). Les représentations liées à l'animal et à sa relation avec l'éleveur présentent davantage de diversité. Elles convergent néanmoins vers l'énonciation du plaisir à communiquer et à "être avec" les bêtes et éclairent l'ambiguïté du métier quant à la mort des animaux. Ces résultats rejoignent ceux de Salmona et Soriano qui font état de la forte implication de l'individu dans l'exercice de ce métier, qui engage la personne dans ce qu'elle a de plus intime et sollicite des éléments essentiels de sa personnalité, ce dernier point étant également mis en évidence par Seabrook et Hemsworth.

Summary

A study of professional perceptions and of relationships with animals among herdsmen employed at the Bergerie Nationale at Rambouillet (France).

Consumers today are calling into question the aims and methods used by beef farmers in western countries. This situation became more pronounced with the crisis brought about by "mad cow disease", and this leads us to question the whole basis of the practice of cattle breeding. Within the framework of the concerns of the Bergerie Nationale at Rambouillet regarding sustainable development, I conducted a study of the ways in which herdsmen view their profession, the methods they use and the animals they work with. I interviewed the six herdsmen employed at the Bergerie, as well as two managers. The interviews were done according to analytical methods of a psycho-sociological nature and those of Darré. These were followed by a video recording of human and animal behaviour made during the daily work routines. The results obtained showed common perceptions with regard to purpose (to feed people) and means (performance). The cattle breeders' reactions concerning relationships with their animals were more diverse, but they converge into expressions of pleasure of "being with" animals, and ambiguity where the death of animals is concerned. These results come close to those of Salmona and Soriano, which underline the deep, personal involvement of the individual in the practice of his profession, drawing out the essential aspects of his personality. The latter point similarly corresponds to the findings of Seabrook and Hemsworth.

Key Words

Relation homme/animal, Communication, Relation affective avec les animaux, Bien-être animal, Éthique, France.

Mots clés

Human-animal relationships, Communication, Linking for animals, Animal welfare, Ethics, France.

* Bergerie Nationale, 78120 Rambouillet, France.

Introduction

La "crise de la vache folle" a conduit les consommateurs et les citoyens à s'interroger sur les moyens mis en œuvre dans les activités d'élevage et à constater l'ampleur de leur ignorance quant aux processus qui conduisent à la tranche de viande ou au produit laitier. La surprise est d'autant plus grande que pour de nombreux citadins, l'animal de référence est l'animal familial et que leurs représentations de l'animal d'élevage s'appuient sur ce modèle de relation.

Une grande partie des éleveurs, notamment de bovins, disent *aimer* leurs animaux. Il me semble que ce sentiment repose sur trois perceptions importantes de la relation à l'animal : le plaisir du *contact* avec l'animal ("être avec"), la perception d'une *communication* avec lui, et le sentiment d'un *attachement*. Est-ce si différent de ce qu'un citadin exprime lorsqu'il dit aimer son chat ou son chien ? Le problème de la mort nécessaire des animaux d'élevage n'est évidemment pas un détail et doit être questionné. Réfléchir sur le sens du métier des éleveurs, c'est, à mon avis, jeter un pont entre eux et les consommateurs et citoyens. Dans ce cadre d'ailleurs, la réflexion sur le bien-être des animaux d'élevage prend des dimensions autres que techniques, celles de la communication et de l'affectivité.

Objectifs

Cette constatation m'amène à formuler une question sous-jacente à de nombreux discours mais qu'il me semble nécessaire d'énoncer clairement : qu'est-ce qu'hommes et animaux domestiques ont à faire ensemble aujourd'hui dans les sociétés occidentales ? Et pour ce qui concerne notre sujet, qu'est-ce qu'*éleveurs* et *animaux* ont à faire ensemble ? Qu'est-ce qu'être éleveur ? Est-ce seulement être producteur de biens d'origine animale ?

Cette vaste question peut être abordée de manière circulaire en s'intéressant aux représentations des personnes, représentations dont on sait qu'elles sont à l'origine des pratiques et des systèmes de justifications mis en place (Soriano, 1985 ; Darré *et al.*, 1993 ; Salmona, 1994). Quelles représentations ont les éleveurs de leur métier et des animaux avec lesquels ils travaillent ? Comment situer ces représentations dans les processus actuels d'évolution des systèmes agricoles ?

Méthodologie

Afin d'être en mesure de proposer des éléments de réponse à ces interrogations, et dans le cadre d'une recherche sur la communication entre éleveurs et animaux,

j'ai mené, en février 1997, un travail d'enquêtes sociologiques auprès de huit salariés de la Bergerie Nationale de Rambouillet qui se sont prêtés à des entretiens non directifs. J'ai également effectué avec eux un travail vidéo afin de saisir des moments de leurs pratiques quotidiennes (traite, distribution de nourriture, manipulations...) et de pouvoir confronter ultérieurement l'analyse des entretiens à l'analyse des comportements humains et animaux. Il n'existe pas en effet à ma connaissance de travaux qui établiraient un lien entre des analyses de représentations d'éleveurs et le comportement animal comme résultat de ces représentations et des pratiques mises en œuvre.

Le travail dans les ateliers laitier, ovin, et cunicole/avicole est assuré par des éleveurs salariés ainsi que par des stagiaires et des personnes intervenant en alternance avec d'autres tâches en dehors des ateliers d'élevage (entretien, transport...). J'ai interviewé les éleveurs : les deux bergers responsables des troupeaux ovins, les deux vachers responsables des troupeaux laitier et allaitant, le responsable de l'atelier cunicole, le responsable de l'atelier avicole, ainsi que le chef d'exploitation et une formatrice rattachée aux ateliers hors sol, appelés également, quoique beaucoup moins fréquemment, à s'occuper directement des animaux. Les deux derniers entretiens, du même type que les précédents, n'ont pas été enregistrés mais ont donné lieu à des prises de notes (voir tableau 1).

Les entretiens réalisés, d'une heure environ, étaient de type non directifs, enregistrés au magnétophone. L'ensemble a été intégralement retranscrit. Les sujets abordés, initiés par la personne ou par moi, concernaient notamment :

- l'histoire de la personne (formation, activités antérieures à l'arrivée à la Bergerie...),
- le travail avec les animaux (aspects cognitifs et affectifs),
- le statut de l'animal,
- la communication avec les animaux,
- le bien-être animal,
- l'évolution des systèmes d'élevage et du contexte des activités agricoles,
- la mort des animaux.

J'ai soumis les entretiens réalisés à une analyse de contenu thématique⁽¹⁾ (vécu des thèmes, représentations et affects) que j'ai complété par un type d'analyse emprunté à Darré *et al.* (1993) et inspiré de la méthode structurale qui met l'accent sur les systèmes de proximité et d'opposition de termes et d'objets.

⁽¹⁾ Type d'analyse de contenu utilisé en psycho-sociologie.

Tableau 1 : Formation et attributions des personnes interviewées.

ATELIER	EMPLOI - FORMATION	ANCIENNETÉ	ATTRIBUTIONS
Ovins 120 brebis Mérinos 180 brebis Ile de France 200 brebis Inra 401	- Berger : Second degré - Diplômé de la Bergerie	30 ans	Suivi du troupeau Pédagogie (scolaires et visiteurs) Idem
	- Berger : BP ovins de la Bergerie (après autres métiers)	6 ans	
Bovins* 65 vaches laitières Prim Holstein (400 000 l) 23 limousines	- Responsable vacher : BTS "Productions Animales" à la Bergerie	9 ans	Suivi des troupeaux Pédagogie (scolaires et visiteurs) Expérimentation
	- Vacher : BTS "Productions Animales" à la Bergerie	5 ans	
Cunicole/avicole 3000 pondeuses en batterie 2000 poulets label 70 lapines et engraissement des lapereaux	- Responsable ateliers Bac (math élém.) et spécialisation avicole à la Bergerie	27 ans	Suivi des ateliers - vente - Enseignement
	- Cuniculteur BTS PA	5 ans	
	- Formatrice Doctorat en biologie	1 an	
	Chef d'exploitation Ingénieur Agricole	9 ans	Suivi de l'exploitation et autres attributions

* On trouve également à la Bergerie un troupeau de buffles (10 femelles) dont la production laitière est destinée à la fabrication de mozzarella ainsi qu'un troupeau d'aurochs de Heck (14 femelles) dont le suivi est assuré conjointement par la Bergerie et l'Office National des Forêts.

Le groupe des éleveurs de la Bergerie Nationale, qui fait l'objet de cette étude, n'a pas été appréhendé comme un échantillon d'éleveurs mais comme une population en soi, témoin et miroir de l'évolution d'un établissement dévolu à l'élevage depuis plus de 200 ans. Les éleveurs interviewés sont les continuateurs d'un projet national, ils s'inscrivent dans une filiation⁽²⁾, et c'est à ce titre que l'on peut penser qu'ils sont représentatifs de l'ensemble des éleveurs français.

Les personnes interviewées sont toutes salariées. Ce statut les différencie des éleveurs "ordinaires", notamment en ce qui concerne les implications économiques de leur activité. Les grandes orientations relatives à l'évolution de l'ensemble des ateliers sont négociées en commun et dépassent la seule décision des responsables d'ateliers ; une

moindre pression compétitive donc, mais aussi une moindre liberté de décision pour ces éleveurs/salariés. Cette importante différence ne cache cependant pas la profonde similitude des représentations liées au métier d'éleveur et à l'animal d'élevage entre les personnes interviewées et les éleveurs dont j'ai pu appréhender les représentations dans le cadre de ma pratique professionnelle sur le terrain, et d'une autre étude portant sur 184 entretiens d'éleveurs (Porcher, 1996).

Résultats de l'analyse des entretiens

Le point commun à tous les discours est l'affirmation du plaisir qu'ont les personnes à *travailler avec les animaux*⁽³⁾. Mais que recouvre cette expression ? Il semblerait qu'elle exprime un fond commun de plaisir à "*être avec*"

(2) Les bergers actuels ne sont-ils pas, en ce lieu historique, les héritiers des bergers de Louis XVI, comme les brebis Mérinos de Rambouillet sont les héritières génétiques des animaux espagnols arrivés sur la ferme en 1786 ?

(3) Les phrases en italiques sont extraites des entretiens.

les bêtes et à *communiquer* avec elles, bien que cette activité puisse reposer sur des représentations diverses et procurer des gratifications différentes selon l'histoire des personnes, l'animal élevé, la perception de celui-ci, le système d'élevage...

Je présenterai donc ci-dessous les résultats de cette étude en m'attachant tout d'abord à décrire les représentations des personnes interviewées liées au métier d'éleveur, puis celles rattachées au travail avec l'animal, à l'animal lui-même et à la perception de son bien-être.

Le métier d'éleveur

Statut social : des revendications différentes selon les secteurs

Le statut social conféré au métier d'éleveur diffère fortement selon le secteur. Si les bergers interviewés estiment ainsi que ce métier doit permettre de dégager un revenu *minimum*, un des vachers revendique au contraire un statut de *cadre, commerçant ou chef d'entreprise* avec le revenu correspondant. Les personnes des secteurs avicole/cunicole s'expriment autour du revenu nécessaire à l'atelier pour pouvoir en dégager leur propre revenu - *Faut que l'élevage soit viable, faut qu'il paye aussi mon salaire* - et ils soulignent plus généralement la nécessaire rentabilité de leur activité. Le fait que les personnes interviewées soient salariées n'est évidemment pas sans influencer leur perception. Néanmoins, il me semble que ces trois situations : un revenu *minimum* pour les bergers (ce minimum équivalent dans la formulation à une idée de seuil inférieur limite à ne pas franchir) ; un revenu que j'identifierais comme de *reconnaissance sociale* pour les vachers; et un revenu salaire, c'est-à-dire contractuel pour les aviculteurs/cuniculteurs, qui est assez à l'image de ce qui peut être constaté sur le terrain eu égard à l'histoire de chaque type d'élevage et aux conditions actuelles de production.

L'école comme lieu d'apprentissage privilégié

La désignation de l'école comme lieu d'apprentissage privilégié du métier d'éleveur est unanime, bien que les personnes interviewées décrivent souvent la compétence comme l'émanation d'un caractère inné. On peut peut-être relier l'importance accordée à l'école à la reconnaissance par l'institution scolaire (la Bergerie pour cinq éleveurs sur six), lors de la période d'étude des personnes, de leurs capacités (grand diplôme, bon rang de promotion, bon dossier...), confirmées par leur embauche à la Bergerie, perçue à ce moment là de l'histoire des personnes comme une sorte de *lieu de l'excellence*. N'oublions pas que la Bergerie Nationale est un haut lieu historique de l'enseignement de la zootechnie.

L'origine du choix de ce métier

Si le choix de ce métier et celui de l'espèce animale élevée ont des origines différentes selon les personnes interviewées, le facteur prépondérant semble avoir été le milieu familial, proche ou élargi, qui peut avoir fonctionné comme modèle ou comme contre-modèle pour confirmer la personne dans ses choix. Ce résultat rejoint les constatations de Soriano (1985) sur les racines enfantines de la détermination à élever des animaux et sur l'influence du projet parental sur cette orientation.

Un métier polyvalent

Le métier d'éleveur est décrit comme *contraignant mais agréable*, exigeant une grande polyvalence, de l'attention (la surveillance) et des capacités d'autonomie. Perçu comme une unité par la plupart des personnes, *un métier de A à Z*, il peut être aussi appréhendé comme un chaînon de filière. La primauté de la technique - *ce ne sont plus des éleveurs, ce sont des techniciens maintenant* - est soulignée, et il n'est pas question pour la majorité de se contenter *d'appliquer une recette*. La rapidité d'obtention de résultats, du fait du système de production, est appréciée par les aviculteurs/cuniculteurs, résultats qui doivent être chiffrés, enregistrés, répertoriés - *On a des résultats, on a des choses à noter, on a des choses à éplucher* -. Le goût de l'expérimentation, l'expérience d'une certaine mobilité, sont diversement partagés et entraînent dans chaque secteur des répartitions du travail durables et une plus ou moins grande propension des personnes à se percevoir *en évolution*.

Un objectif commun : nourrir la population

Un trait commun à tous les éleveurs est le sentiment de devoir *nourrir la population*. L'expression de cet argument représente la justification essentielle du métier. Hervieu (1992) décrit cet objectif comme un élément des "aspirations morales d'une génération formée par les mouvements d'action catholique". Il note "qu'un agriculteur français faisait manger sept personnes en 1960. En 1983, il en nourrissait plus de trente; en 1992 près de quarante". L'actuelle remise en cause de la légitimité des activités d'élevage (éthique, environnement, qualités des produits...) entraîne une inquiétude diffuse et le sentiment d'être *victimes de politiciens corrompus ou stupides*, d'être, de plus, totalement méconnus des consommateurs et diffamés par les médias. Quoique les systèmes laitiers et avicoles/cunicoles soient décrits comme fragiles - *En temps normal, on est toujours à la limite, à la limite sur tous les points -; - on n'est jamais à l'abri d'une catastrophe -; - Interdiction de rentrer dans les élevages -*, la perception de soi comme un éleveur compé-

tent, cautionnée d'abord par le système scolaire, puis jusqu'à une date très récente par tout l'encadrement agricole, ainsi que par les résultats obtenus dans les différents ateliers, dont les personnes soulignent qu'ils sont meilleurs depuis leur arrivée, rendent difficiles toute remise en cause objective.

Un devoir commun : la performance productive

Les éleveurs rencontrés ont tous une même idée de la compétence construite autour de l'abondance comme critère de résultats (beaucoup d'agneaux, d'œufs, de lait...) et c'est la recherche de cette abondance, c'est-à-dire la performance qui constitue leur principal vecteur de motivation - *avoir les résultats technico-économiques les meilleurs (possibles) ; la traduction d'un travail qu'est bien fait, le fait d'observer la qualité de son travail, c'est avoir des résultats* -. Ces grilles de résultats sont d'ailleurs construites par l'encadrement agricole en terme de hiérarchie (être en retard, la moyenne, les moins bons, les meilleurs...). Le progrès consiste donc à augmenter quantitativement le niveau et à sortir dans les premiers de la compétition - *traire des vaches à dix litres de lait, à quinze litres de lait à longueur d'années, j'y verrais aucun intérêt, y'a plus d'ambition de progresser, y'a plus de productivité, on trait des vaches ; à la limite ça va pas être intéressant de travailler dans un élevage où on n'a aucun but, on n'a pas de résultats en vue ; c'est plus ou moins un challenge qu'on se donne* -. Le résultat en vue, c'est le but à atteindre, but qui doit demander des efforts, à l'homme et à l'animal, et qui légitime la reconnaissance. Un but qui ne ferait que coïncider avec les capacités autonomes des animaux n'aurait aucun intérêt. L'intervention de l'éleveur, c'est ce qu'il ajoute de compétence aux capacités de l'animal, de la nature, et c'est la raison de sa fierté. Plus l'objectif à atteindre est ambitieux (mais il doit rester quantifiable et bien circonscrit), plus les résultats obtenus sont en relation avec les objectifs et plus grande est la gratification personnelle.

Un modèle fissuré

Cette perception est tout à fait cohérente avec le sentiment de devoir *nourrir le peuple*. Les éleveurs rencontrés fonctionnent majoritairement sur les bases des orientations agricoles des années soixante-dix, mais ne sont-elles pas celles qui sont encore aujourd'hui majoritairement enseignées dans les établissements scolaires ?

Les propositions d'intégration à une optique de développement durable (concept extrêmement flou voire incompréhensible pour certains interviewés⁽⁴⁾) qui sont au cœur

des débats actuels à la Bergerie Nationale, se heurtent fortement à cette représentation du métier. Les moyens de la production, la finalité de la production ne sont pas questionnés par les éleveurs, même si la plupart souligne qu'il est effectivement nécessaire de se préoccuper de protection de l'environnement. Les nouvelles perspectives de développement sont vécues comme autant de *retours en arrière* d'autant plus inacceptables que, si le métier n'est décrit comme difficile que par deux personnes, il a exigé, et continue d'exiger de chacun un investissement personnel et un dévouement considérable à un projet commun.

En même temps, il est frappant de constater que, si le système actuel est présenté comme *le seul qui marche*, l'évolution du contexte de la production est considérée avec défiance - *parce que les végétaux, faut voir un peu ce qu'on leur fout comme pesticides ou comme engrais dessus ; on parle des qualités sanitaires des produits, de plus en plus on fait des produits qui sont complètement - enfin moi je trouve - qui sont complètement aberrants ; on est obligé d'acheter, toujours acheter, acheter, acheter et ça coûte quand même quoi* -.

Le secteur ovin est un peu en décalage avec cette analyse, les bergers interviewés étant, pour des raisons qui tiennent au secteur de production, à leur personnalité ou à leur ancienneté, un peu en retrait par rapport au contexte productiviste - *il a fallu devenir de plus en plus productifs ; je suis persuadé que l'intensification, on est arrivé au bout du truc, quoi* -. Les ovins représentent le secteur historique de référence de la Bergerie Nationale (avec la race Mérinos de Rambouillet) et il est possible que la marge de progrès réalisable en matière de productivité soit finalement moins attractive qu'une réflexion sur les façons de produire, d'autant que celle-ci peut s'accompagner de l'expression d'une certaine nostalgie - *on allait faire pâturer les moutons tous les jours, avec des chiens, on gardait les moutons (...) on voit le comportement des animaux, on est dans la nature toute la journée, c'est agréable d'être en plein air avec des chiens, un troupeau, pâturer, paître, on remarque beaucoup de choses qu'en bergerie on remarque pas parce que le comportement des animaux qui sont dehors, c'est pas le même qu'en bergerie* -.

Globalement ce secteur s'oppose aux deux autres sur la perception du métier d'éleveur et son évolution. Cette opposition toutefois n'est pas un facteur de différenciation aussi net quant au statut de l'animal et aux représentations qui s'attachent à la relation éleveur/animal dans le travail.

⁽⁴⁾ Ce concept a été défini par le rapport Bruntland en 1987 comme "un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs".

Le travail avec l'animal

Dans le travail quotidien avec l'animal s'expriment les représentations qu'ont les personnes des animaux avec lesquels elles travaillent. Ainsi le statut accordé à l'animal détermine-t-il la manière qu'a l'éleveur de construire sa relation avec les animaux, sa façon de percevoir leur bien-être, et donc *in fine* son comportement auquel répond celui de l'animal.

Le statut de l'animal

L'animal n'a pas le même statut pour chaque éleveur. Les différences ne se font pas en fonction du secteur d'activité mais en lien direct avec la personne et le travail qu'elle conduit avec les différentes bêtes dont elle a la charge, et avec lesquelles elle mène des stratégies différenciées. L'animal a des statuts différents selon sa finalité et sa place dans l'exploitation ainsi que selon le bénéfice de sa comparaison avec le statut d'un autre animal utilisé par l'éleveur (le cheval, le chien). La race de l'animal a également une incidence sur ce statut - *la Holstein, c'est le top de la domestication* - et sur l'investissement intellectuel dont elle est chargée - *c'est aussi une race qui apporte un plaisir... c'est de pouvoir trouver dans le monde entier des gens qui sont capables de parler de cette vache...* -.

L'animal est objet du travail de l'éleveur. Il est perçu comme étant, par nature, au service des besoins humains, essentiellement du besoin alimentaire. À ce titre, et au sein de la filière, l'animal a un rôle économique et il a été adapté dans cet objectif - *c'est des animaux qui produisent énormément, des formules 1; c'est une race qu'est faite pour répondre aux besoins de la production laitière, actuelle et moderne; la poule, c'est une machine à faire des œufs* -. On pourrait ajouter que, si le travail de l'éleveur a pour but de *nourrir le peuple*, l'existence de l'animal répond d'abord à celui de nourrir l'éleveur - *ils sont comme source de revenu pour l'alimentation; elles sont là pour ça, pour mon salaire à la fin du mois* -. Il doit être maîtrisé et se prêter, avec plus ou moins de bonne volonté, aux manipulations - *on les caresse comme on veut, on les attrape comme on veut; y'avait pas moyen de les attraper; le mouton, on le manipule beaucoup, énormément même* -. Ces manipulations peuvent être perçues comme désagréables pour l'animal - *quand il faut les manipuler, peut-être que là, elles nous reconnaissent pas; elle préfère certainement ne pas être dérangée, rester dans son coin* -; ou délicates - *il faut le manipuler avec précaution* -.

Pour tous les éleveurs, de façon plus ou moins marquée, l'homme est le maître, le supérieur, et la relation éleveur/animal est davantage perçue comme une relation d'exploitation que de partenariat ou d'échange, même si

cette maîtrise n'implique pas pour tous le sentiment d'une réelle domination - *comme l'homme doit dominer la bête aussi, faut pas l'inverse; on ne peut pas dire qu'on domine l'animal, on arrive à le maîtriser finalement; c'est une chaîne au dessus de laquelle moi je mets encore l'homme* -; et n'exclut pas le respect - *on peut pas être un bon éleveur s'il n'y a pas ça (le respect)* -. Ces résultats sont à rapprocher de ceux de Salmona (1980) qui décrit la relation entre éleveurs et animaux comme un rapport de négociation "l'éleveur sent très bien qu'un équilibre est à trouver entre la domination et la dépendance vis à vis de la bête : un dialogue s'établit où, tour à tour, hommes et bêtes ont l'initiative". La pratique des éleveurs rencontrés renvoie effectivement à des situations de négociation même si celles-ci ne sont pas décrites comme telles par les personnes interviewées.

Deux finalités opposées : reproduction et engraissement

Particulièrement dans les secteurs laitier et avicole/cunicole, l'animal de reproduction est l'objet non seulement du travail de l'éleveur mais aussi de sa sollicitude. C'est sur lui que repose l'essentiel de la performance, c'est lui qu'on touche, qu'on manipule, qu'on explore, alors que l'animal d'engraissement, notamment en "hors sol", est davantage perdu de vue par l'éleveur - *en engraissement, ça demande peu de travail finalement, l'engraissement ça se fait pratiquement tout seul... il suffit de passer, de regarder dans les cages s'il y a des morts; ils ont toujours l'esprit un peu sauvage* -. Malgré la fonction biologique de la ponte, la poule poudeuse a le même statut que l'animal d'engraissement - *une poule en cage, on va pas y toucher finalement, elle rentre à vingt semaines, elle ressort à soixante semaines, on l'a touchée pour la mettre en cage et puis on la reprend pour la sortir de la cage* -.

Cette identité commune des animaux reproducteurs peut se lire également dans le rapprochement qui est fait entre lapine et vache laitière - *on a une lapine, on peut la considérer comme une vache à la limite, les manipulations ne sont pas très différentes* -.

La place de l'animal dans l'exploitation

La place de l'animal dans l'exploitation est en partie définie par son aptitude à *entrer* dans la compétition aux côtés de l'éleveur, particulièrement là aussi dans le secteur laitier et avicole/cunicole, cette aptitude étant en lien direct avec les décisions de réforme - *bon ils sont réformés suivant, en fonction des résultats; la production laitière, c'est un métabolisme qui use... on est obligé de ne pas pouvoir laisser passer beaucoup de choses* -; et - *quand une vache*

se décale trop... sa place est moins intéressante et il vaut mieux qu'elle la laisse à d'autres - . L'animal est en quelque sorte responsable de ses résultats - une lapine qu'est mal en point, elle rattrapera jamais - . La bête exceptionnelle, celle à qui l'éleveur accorde une place particulière est celle qui est en tête, qui survit à la compétition - c'est une vache. qui a passé tous les aléas de l'étable en production ; y'a pas eu de problèmes sanitaires, il a bien marché - .

Une décision de réforme repoussée est présentée comme relevant de la capacité propre de l'animal - *s'il produit pas assez on va l'éliminer, s'il a un problème sanitaire, on va l'éliminer - bien que la responsabilité de l'éleveur lui-même puisse être esquissée - on n'arrive pas à les remplir... ; enfin il faut pas non plus qu'on fasse d'impairs finalement - . Un autre facteur entre en jeu néanmoins dans cette décision, qui a trait à la relation qu'entretient l'éleveur avec cet animal, du fait même de la distinction qu'il lui accorde.*

La comparaison avec un autre animal

Le statut de l'animal élevé peut dépendre du statut d'un autre animal plus "brillant" dans les représentations de l'éleveur. Il en est ainsi du chien, qui a un statut de partenaire et bénéficie de "l'affection" de l'éleveur alors que l'animal élevé est "respecté", et du cheval qui a celui d'animal familier et avec qui s'établit *vraiment le contact, le vrai contact*. L'utilisation des chevaux pour le transport "en calèche" des visiteurs, et le souvenir vivace du travail de ces animaux pour le labour, renvoient à la relation de travail qui a unit hommes et animaux pendant des siècles. Relation de douleur et d'amitié s'il en fût où la mémoire collective des hommes peut encore lire l'évidence d'un destin commun aux hommes et aux bêtes. Bêtes de somme, bêtes de guerre, tirant charrues, charrettes et canonniers : "La bête comprend-elle? Oui, sûrement elle comprend, car il s'est créé une affinité, une compréhension entre elle et son maître -ils vivent tant ensemble, ont tant à faire ensemble. Leurs pouvoirs, leurs conditions de vie ne sont-ils pas intimement liés! Ne se complètent-ils pas, ne se confondent-ils pas pour permettre leur existence, produire leur nourriture commune, puisque celle de l'un comme de l'autre vient de cette terre qu'ils triturent ensemble!" (Robinet, 1946).

Le statut de l'animal élevé amène à mettre au jour des représentations qui précisent celles liées au métier d'éleveur. Ainsi la vache exceptionnelle n'est pas *une vache que vous faites finir en beefsteak*. Cette affirmation est à mettre en parallèle avec celle qui affirme que *les consommateurs n'ont pas compris qu'on ne faisait pas de lait sans*

faire de viande. Il émerge deux types de représentations autour de ces phrases : d'une part que la production de viande n'est pas une activité "gratifiante" pour l'animal, puisqu'on ne condamne pas la vache qu'on distingue des autres à "finir en beefsteak", et d'autre part qu'elle n'est peut être pas perçue non plus comme gratifiante par l'éleveur laitier pour qui le fait de ne pas "faire du lait sans faire de viande" est peut-être un problème, pour des raisons économiques - *je suis vraiment fier de produire du lait, par exemple, j'étais aussi, et je le suis toujours, fier de produire de la viande, mais alors vraiment notre viande, on nous la laisse sur les bras... - mais aussi pour des raisons sentimentales - quand on réforme certaines vaches, on éprouve quand même une certaine pitié - .*

Cette lecture confirme celle, déjà observée dans de nombreux entretiens que j'ai lus par ailleurs, d'une opposition entre "viandards" et "laitiers" -... *par contre, en allaitant, aucune pitié hein, non, parce que je suis plus motivé "lait" ; la vache laitière, c'est une machine à produire du lait... la limousine, elle peut passer les clôtures, si elle n'a plus de flotte - . Les limousines bénéficient d'un statut supérieur à celui des vaches laitières. Ces dernières pâtissent en effet de la comparaison allaitantes/laitières dans laquelle elles font figure d'assistées - les vaches laitières, tu leur amènes tout, c'est plus du domaine de l'élevage - en opposition aux Limousines, animaux qui occupent l'espace, et bénéficient donc d'une certaine liberté et d'autonomie - elles connaissent toutes les ruses - .*

La comparaison vache/cheval amène également à une distinction reposant sur une certaine image de la liberté et de l'autonomie de l'animal - *s'il a pas envie de bien faire, il sait très bien - . En même temps, l'opposition cheval/vache confirme la fonction d'objet de production de la vache, qu'elle soit laitière ou allaitante - ça, le fait de passer de la viande vivante à la viande morte, y'a beaucoup de gens qui bloquent là-dessus - et le statut privilégié du cheval - je pense qu'il en est pas au niveau de la viande - .*

La relation à l'animal

Le caractère de l'animal

L'animal, individuellement ou en groupe, est doté, dans les représentations des éleveurs, d'un caractère et de capacités cognitives et affectives - *les vaches laitières, c'est quand même des vaches assez cool; elles peuvent pas parler mais c'est quand même assez intelligent quand ça veut; les moutons c'est intelligent, mais c'est têtus quand même; ce sont des animaux assez anxieux, assez vifs, assez nerveux et qui demandent un certain calme pour s'en occuper parce qu'ils sont très réceptifs à l'environnement;*

l'animal va se mettre en confiance; elles nous écoutent beaucoup plus; je pense qu'elles sont plus rusées que nous; ils sont pas bêtes; y'en a qui fuient, qui sont d'un caractère cherchant pas trop le contact; c'est pas si bêtes que ça; tous les animaux ne réagissent pas pareil, y'a des animaux qui sont plus ou moins agressifs; c'est le côté affectif du lapin -.

La manipulation de l'animal

Ces capacités sont mises en œuvre par l'éleveur lors du travail qui consiste à agir sur l'animal en le manipulant. Ces manipulations, qui supposent un contact rapproché avec l'animal, et dans lesquelles l'éleveur investit son propre corps (Soriano, 1985; Salmona, 1994) sont décrites comme un des plaisirs, souvent le premier, du métier - *vous y touchez sans arrêt; mettons quand on touche les mamelles, disons j'ai pas une sensation, mais par contre je sais pas, quand on fait les premiers jets...; on rentre dans les nids; la manipulation de l'animal me plaît, je veux dire, on passe pas à côté, on est, on vit avec l'animal, directement; ce que j'aime faire, c'est tout ce qui est contact aux animaux -.*

La manipulation des animaux est un moment d'expression de la relation - *j'aime la traite... on a un contact individuel avec chaque vache -*. L'animal manipulé est un individu même lorsqu'il est élevé en groupe comme dans le cas du mouton : on manipule *des* moutons, mais l'animal qu'on pèse, qu'on numérote ou qu'on décide d'envoyer à l'abattoir est l'individu X, différencié des autres le temps de la manipulation, et la relation instaurée lors du travail, si elle représente la rencontre de l'éleveur et du groupe, est aussi celle de deux individualités, celle de la personne et celle de l'animal, même si l'éleveur peut percevoir ce rapport comme *un rapport de masse quoi, un rapport entre une masse et un individu*. C'est l'ensemble de toutes ces imperceptibles relations individuelles qui construit la relation de l'éleveur et de ses bêtes et qui fait que certains éléments de la personnalité de l'éleveur peuvent se lire au travers du comportement de son troupeau (Seabrook, 1987). La difficile manipulation des bovins allaitants la met en évidence - *y'en a toujours deux, trois qui se baladent, individuellement; c'est pas la peine d'essayer de les attraper -*. La manipulation doit se faire alors de manière détournée en mettant à profit la relation qui existe entre animaux et qui pallie l'absence de relation de confiance entre l'éleveur et chaque animal en particulier.

Communication et affectivité

Manipuler l'animal, c'est l'approcher, l'appriivoiser, le toucher, l'investir physiquement, particulièrement dans les

activités liées à la reproduction. Cette rencontre physique, impliquant tous les sens, est à relier à l'attachement affectif que la personne peut développer, ou non, pour ses bêtes - *approcher l'animal pour le connaître mieux; y'a pas de liens affectifs puisqu'on le manipule pas; ce qui m'intéresse le plus c'est le contact avec l'animal; c'est un petit animal avec qui on a plus de contacts, qu'on manipule plus; c'est un contact, une affinité avec l'animal -*. C'est cette rencontre qui permet à l'animal de reconnaître la personne, d'avoir confiance - *l'animal va se mettre en confiance, y'a des réactions qui se passent entre l'homme et l'animal finalement; elles me connaissent très bien; ils reconnaissent bien la personne -*, et de communiquer - *des vaches qui vous appellent quand elles vous voient; si vous dites à une vache, à telle vache, pousse toi, elle, elle se tourne par exemple; un contact pas forcément que de la part de l'homme, mais de la part de l'animal aussi qui vient vers l'homme; ils nous reconnaissent, oui c'est sûr que d'être avec, enfin avec, pas complètement à l'intérieur, mais disons que c'est, on leur donne à manger tous les jours, on les manipule...; on a des affinités; c'était quelque chose d'assez intime avec l'animal -*.

La mort de l'animal

Cette proximité qu'apprécie l'éleveur dans l'exercice de son métier, entraîne un sentiment de culpabilité latent lors des décisions de réforme, qui s'exprime dans l'idée partagée qu'être éleveur est un métier du vivant et non de la mort, ce qui exclut l'abattage des animaux du champ de ses compétences et de ses responsabilités - *c'est pas mon métier, c'est pas mon métier, à chacun son métier un peu; mon métier, c'est de faire vivre et non pas de tuer; on est des naisseurs -*. La mort de l'animal pour cause de réforme est une étape technique et économique pour l'éleveur, en même temps qu'il délègue à d'autres la réalité physique de cette mort bien qu' - *on essaie de tout faire pour qu'il y ait pas de problèmes; y'a la naissance et puis y'a l'abattoir, c'est je pense à d'autres gens... -*.

Le fait que les ateliers d'élevage "hors sol" de la Bergerie intègrent la mort des animaux dans le processus d'activités, aussi bien durant l'élevage ("ramasser les morts" fait partie intégrante du travail), que lors de l'abattage, qui a lieu sur le site, permet de mettre en évidence les protections mises en place par les personnes pour affronter ces événements. Le statut de l'animal comme matériel autorise l'acceptation de sa mort et permet de la banaliser - *on fait des prélèvements -*. L'animal lui-même ou sa place dans l'exploitation permettent également une distanciation. Ainsi, les volailles, que l'éleveur ne touche pas, avec lesquelles il ne communique pas, peuvent-elles être abattues

en routine - *une poule en cage, on va pas y toucher* - ainsi que les lapins d'engraissement qui ont le même statut que la volaille - *la partie engraissement, ça se passe un peu comme de la volaille finalement* -. On s'habitue à l'abattage parce que, bien que ce ne soit pas *une partie de plaisir*, c'est *ce qui rémunère l'élevage et l'éleveur et on s'endurcit parce qu'on se dit de toute façon c'est le revenu à la fin du mois, ça l'abattage*, en même temps qu'on essaie de faire ça dans les règles, de ne pas faire souffrir l'animal.

De rares exceptions accordées aux animaux particuliers permettent de *se faire plaisir*; - *on est obligé de s'attacher un peu à des animaux, y'a des animaux auxquels on va s'attacher* - et de reporter la réforme. La nécessité de tuer va quelquefois à l'inverse de ce qu'on pense finalement; - *il part à la boucherie, je pense que là on ne se pose plus de questions, on essaie de pas s'en poser quoi*; l'élevage d'un animal pour le mettre dans son assiette, c'est vrai que c'est difficile à justifier; vous l'envoyez à la boucherie parce que bon, pourtant vous dites merde, c'est bête mais enfin bon c'est comme ça; on se dit bon... je suis tendre avec les animaux, je les manipule bien, et puis d'un autre côté on a, on est assez tranchant sur certaines choses, on est assez dur sur certaines choses et plus tendre sur d'autres finalement; quand je fais mourir une vache de sa belle mort, je pense que mon patron perd deux mille ou deux mille cinq cents balles, mais là il perdait pas grand chose -.

Si le report de réforme de l'animal exceptionnel est présenté comme étant dû aux capacités propres à l'animal d'avoir de bons résultats, certains éléments du discours permettent de penser que c'est au contraire le fait de distinguer un animal parmi d'autres qui permet ces résultats (effet Pygmalion) - *on s'est attaché à elle et puis on a essayé de tout faire pour que ça aille bien; donc il a pas eu trop de problèmes, je l'ai gardée, enfin dès qu'il a eu un petit problème, je l'ai soignée un petit peu, je l'ai gardée... -*.

Dans le cadre quotidien de son travail, cette culpabilité envers l'animal peut être également perceptible. La relation à l'animal est intéressée et l'on manipule l'animal contre son gré quoique pour son bien, il sait qu'on va pas lui faire de mal; - *quand on les ramène ici, c'est toujours pour leur faire du mal; même si sa vie est courte sur l'élevage, qu'il ne soit pas non plus maltraité -*.

Le bien-être de l'animal

La problématique du bien-être animal, imposée aux éleveurs par la législation et les médias, est donc abordée en fonction de tout ce qui précède.

Il ressort en premier lieu que cette question n'est éludée par aucune des personnes interviewées, même si elles

affirment ne pas être concernées au premier chef. D'une part, parce que ILS, c'est-à-dire les chercheurs (*la Recherche*), les techniciens, sont décrits comme les personnes compétentes en ce domaine et les réponses qu'ILS apportent ont valeur de vérité quasiment révélée, soulignée par l'emploi de ce "ILS" impersonnel qui tient de l'abstraction et qui est souvent sous-jacent dans le discours. La phrase : *les études ont prouvé que la poule est pas plus malheureuse en cage qu'au sol*, a d'autant plus de poids que *les études* ont l'air d'avoir une existence intrinsèque; elles ont prouvé des choses par le simple fait d'être et concerne LA poule, c'est-à-dire toutes les poules, dans l'absolu. Il en est de même pour : *les normes ont été calculées de façon raisonnable*, ou : *d'après les études qui sont faites, elle se plaint pas*. Les chercheurs à l'origine de ces études, le contexte et la finalité de leur recherche, la validité des preuves avancées, la fiabilité des protocoles mis en place ne semblent pas mis en question même s'ils n'arrivent pas à trouver une cage idéale; - *s'ils ont fait des tests sur la volaille en poules pondeuses; s'ils ont essayé d'élever quand même du lapin... bon ça fonctionnait pas -*. Il est fort possible que le statut particulier de la Bergerie comme établissement historique d'enseignement et de recherche en zootechnie influence ces représentations. Néanmoins, cette "conduite magique" et la dépendance qu'elle entraîne ont été relevées dès les années 70-80 comme un processus de déqualification des agriculteurs par certains économistes et psychologues du travail agricole.

Les problèmes autour du bien-être, surtout soulevés par le secteur cunicole/avicole, mais pas uniquement, sont orientés autour de plusieurs thèmes : le comportement de l'animal comme expression visible du bien être - *ça se voit, le bien-être animal*; son enfermement ou sa liberté relative - *les poulets sont plus à l'aise en liberté; en bâtiment, moi je les trouve, je trouve qu'ils sont bien-*; le respect de ses besoins ou de sa "nature" - *ce qui est important... c'est qu'on respecte leurs besoins de vie, qu'ils aient un minimum de confort; ils sont tassés au départ, mais après c'est pas de l'élevage en batterie, et puis quand même ils ont de la paille pour se coucher... je pense que ça représente l'élevage le plus naturel -*.

L'argument selon lequel : *quand l'animal n'est pas dans de bonnes conditions, il ne produit pas*, constitue, en même temps qu'un témoignage "biologique" de l'animal lui-même, une sorte de justification du système de production -... *le fait d'avoir des animaux, les poules pondeuses, cinq par cage, elles produisent des œufs, les lapins en cage, ils produisent, s'ils sont bien menés, ça produit, les poulets, c'est pareil... parce qu'un animal qu'est stressé, ça se ressent sur la production... -*.

L'argument d'un impératif à produire pour nourrir la population au prix le plus bas possible - *mais à la base ce qu'il fallait c'était avoir un animal pas cher, que les gens puissent manger facilement...* - rejoint la remarque que je faisais plus haut concernant les références des éleveurs aux orientations agricoles des années soixante-dix. Le prix à payer pour cette production de masse, qui est celle qui est précisément contestée par les consommateurs, est occulté. Il est pourtant fortement payé par l'éleveur et ses animaux. Le stress chronique, dont peuvent souffrir les animaux d'élevage intensif, et que Dantzer et Mormède ont mis en évidence dès 1979, entraîne un mal-être qui conduit à un ensemble de pathologies, dites "plurifactorielles" et à une mortalité importante. L'habitude à la mort des animaux - *il suffit de passer, de regarder dans les cages si on a des morts -*, l'acceptation d'une violence quotidienne comme celle qui consiste à laisser un animal blessé se faire achever par des congénères au titre qu'il sert de dérivatif aux comportements de picage, met en lumière l'importance du système d'élevage sur le regard que l'éleveur porte sur ses animaux - *y'a que comme ça que l'élevage peut se faire finalement, ils ont essayé...; enfin je me disais y'a une autre façon de les sauver, de les récupérer, et puis après on s'aperçoit qu'en fait non, y'a pas d'alternatives (...) c'est la règle, il faut y passer donc puis après ça devient une habitude enfin on s'endurcit un peu...; c'est comme ça et pas autrement -*.

Il me semble important de souligner pourtant que si "la performance est collective, la souffrance est individuelle" (Dantzer et Mormède, 1979) et que le bien être animal concerne l'animal en tant qu'individu et non l'ensemble des animaux rassemblés dans un atelier. Les animaux morts, sans raisons pathologiques évidentes, et à plus forte raison ceux dont la pathologie est directement liée au système d'élevage, sont autant de témoignages de mal-être et de souffrance.

Cette indifférence apparente envers le sort de l'animal n'est pas aussi tranchée ni répartie de la même façon envers tous les animaux, comme nous l'avons vu plus haut, le statut de l'animal amenant à des différenciations, et ce statut étant intimement lié à la relation que l'éleveur entretient avec ses bêtes, relation qui engage non seulement l'intelligence de la personne mais également son corps et son affectivité.

Limites du travail et nécessité d'une approche de système

Le travail d'analyse d'entretiens visant à mettre au jour les représentations des éleveurs et à les confronter avec les comportements humains et animaux, rencontre deux limites

méthodologiques importantes. La première est liée au manque de bibliographie. Salmona (1994), dans le cadre de la psychologie du travail, et Soriano (1985) par la suite, ont montré l'ancrage de ce métier dans l'histoire des personnes, l'importance de l'enfance, du corps et de ses représentations, des affects, sur le choix de l'espèce animale élevée et du système de production, mais elles n'ont pas abordé le comportement animal. À l'inverse, les travaux de Seabrook et d'Hemsworth s'intéressent aux réponses comportementales des animaux face à différentes pratiques d'élevage davantage qu'aux représentations des éleveurs (Seabrook, 1986, 1987, 1990; Seabrook et Bartle, 1992; Hemsworth *et al.*, 1981, 1987, 1992). Darré, Landais, Deffontaines ont quant à eux travaillé sur les représentations et les pratiques des éleveurs et sur la construction de leur système de pensée, mais sans s'intéresser particulièrement à la relation de communication éleveur/animal ni aux effets de la qualité de cette relation sur les pratiques (Landais et Deffontaines, 1988; Darré *et al.*, 1993).

La seconde limite méthodologique est liée aux difficultés propres à l'analyse de contenu. Tel qu'en lui-même en effet, l'entretien obtenu ne *signifie* rien. Il est intimement lié au contexte d'énonciation, à la relation (invisible) de l'interviewé à l'interviewer et aux dispositions psychologiques et mentales des personnes le jour de l'entretien. Ces limites sont d'ailleurs largement soulignées par les praticiens de l'analyse de contenu eux-mêmes. La personne qui analyse l'entretien s'empare des objets du texte, dont la présence n'est évidemment pas due aux libres orientations de l'interviewé, mais résulte de la construction préalable d'un guide d'entretien, et les organise pour leur donner sens. Mais le sens obtenu, s'il correspond effectivement à ce qu'a dit l'éleveur, prend-il réellement corps en dehors du discours ?

Deux exemples me permettront d'illustrer ces propos.

Les représentations qui émergent des entretiens réalisés font état d'un pouvoir sur l'animal et d'un rapport d'exploitation, bien que des éléments du discours pourraient permettre (au risque de sur-interpréter) de relativiser cette affirmation de pouvoir. Lors de l'étude des pratiques des éleveurs interviewés, ce qui est rendu visible n'est pas une relation de pouvoir ou de maîtrise de l'animal, mais une relation de négociation et de compromis, ce qu'ont d'ailleurs souligné Salmona (1980) et Ravis-Giordanni (1995). C'est finalement l'étude des comportements de l'éleveur et de l'animal qui peut permettre de donner du poids à certains éléments sous-jacents du discours mais qui sont ceux en fait qui déterminent les pratiques.

Un des éleveurs interviewés a souligné, lors de l'entretien, le goût qu'il avait à *être avec* les animaux. Lors de la

projection de la vidéo tournée avec lui, il a remarqué (sans aucune intervention de ma part, j'ai laissé les personnes s'exprimer librement sans canevas autre que la vidéo) qu'il lui paraissait en fait être davantage à côté des animaux qu'avec eux. Or, le comportement des animaux avec cette personne me semblait pourtant bien davantage de l'ordre de "l'avec" car ils manifestaient une recherche de proximité (s'approcher de la personne, la renifler, la regarder...). Il me semble dans ce cas que les représentations de l'éleveur autour de l'"être avec" se heurtent à ses pratiques mais la distanciation, que l'image rend visible, n'est pas perçue comme telle au quotidien car, *dans sa tête*, l'éleveur est bien avec ses animaux. Les représentations de l'éleveur sont discordantes avec certaines de ses pratiques, liées au système d'élevage, mais trouvent malgré tout un écho chez l'animal dont on peut supposer qu'il perçoit, peut-être à l'insu de l'éleveur et par des moyens de communication à étudier, les comportements effectifs d'être avec. Autrement dit, dans ce cas, c'est le comportement de l'animal plus ouvertement que celui de l'éleveur qui éclaire l'analyse des entretiens - *c'est ça qu'il dit, ce n'est pas ça qu'il fait, mais c'est ça que l'animal semble percevoir* -.

Ce hiatus possible entre représentations, pratiques et comportement animal oblige à s'interroger sur les vecteurs de communication entre hommes et animaux et à porter l'accent, en plus de l'analyse des vecteurs "ordinaires" explicites (la voix, le regard, les gestes...), sur ce qui n'a jamais été étudié, à savoir le *non-pensé* des pratiques, "l'oeil de l'éleveur", le sixième sens, l'intuition, dont Damasio (1995) dit qu'elle est une *délibération inconsciente*, et le comportement non verbal de l'éleveur (le corps). La communication a pour but de modifier les comportements, c'est donc à eux qu'il faut s'intéresser prioritairement, que ces comportements et pratiques soient raisonnés (inséminer une bête en fonction du planning) ou "intuitifs" *inséminer une bête malgré les indications du planning*.

Ces exemples, qui ne sont que des exemples, illustrent la nécessité d'une approche de système sur ce sujet. Nous sommes en effet face à deux boîtes noires (si l'on fait l'hypothèse que la relation de l'éleveur à l'animal est une relation individuelle, encore que même dans ce cas, il faille considérer que la relation des animaux entre eux constitue une troisième boîte) dont on peut dire qu'elles ont des entrées communes (l'histoire de l'éleveur et celle de l'animal, l'environnement...) et des sorties communes, leurs comportements. Travailler uniquement sur le discours des éleveurs, c'est n'avoir accès qu'à la sortie d'une seule boîte. Cela a évidemment un intérêt mais il est possible

d'aller plus loin, particulièrement sur ce sujet de la relation entre éleveurs et animaux.

L'utilité néanmoins de rendre compte ici du seul travail d'entretien est que ce métier, particulièrement méconnu dans ses aspects de relation à l'animal (il y a extrêmement peu de travaux relatifs aux systèmes de communication éleveur/animal), est néanmoins fortement critiqué dans le contexte actuel. Ce que disent les éleveurs interviewés de leur métier au travers de l'analyse que j'ai faite de leurs entretiens, ils le disent effectivement, même s'ils le disent au-delà ce que je peux moi-même en dire si je ne relie pas les discours des éleveurs à leurs pratiques et au comportement de l'animal qui en résulte.

Conclusion

De nombreux éléments concourent à faire du métier d'éleveur un métier à la fois *comme un autre et pas comme un autre*. Le fait que les éleveurs rencontrés soient salariés, et non pas installés à leur propre compte, n'entraîne pas d'écart notable sur les questions traitées avec le contenu des entretiens que j'ai pu réaliser ou étudier par ailleurs. Cette absence de différences me semble souligner combien ce métier est intégré par la personne à l'ensemble de ce qui fait sa vie, y compris privée. La richesse de ce métier, l'investissement personnel qu'il exige me semblent portés essentiellement par la proximité avec l'animal. Les éléments de la profession qui me sont apparus les plus appréciés par les personnes interviewés, comme par bon nombre d'éleveurs, sont en effet ceux où ils sont en relation directe avec les animaux (traite, manipulations, interventions sur les mères et leurs petits...).

Cet aspect me semble important et il serait intéressant, dans le contexte actuel d'incompréhension entre éleveurs et consommateurs/citadins, de rapprocher cette recherche de proximité avec l'animal d'élevage de celle qui conduit à établir une relation avec un animal familier, relation au centre de laquelle se trouve également le plaisir d'être avec et de communiquer. La relation de l'éleveur avec ses animaux ne pourrait-elle pas alors être regardée comme un archétype de la relation de l'homme à l'animal dans les sociétés occidentales, modèle d'un type de relations actuel à l'animal familier où est évacué ce qui pose problème à tant d'éleveurs, à savoir la nécessité de tuer ?

L'éleveur vit avec les animaux. Il en a la responsabilité. Cet engagement est extrêmement fort dans la tradition pastorale et l'opposition du secteur ovin et des secteurs bovin/avicole/cunivole trouve son origine dans cette histoire de l'homme et des moutons, et dans la responsabilité à laquelle engage le métier envers le propriétaire des animaux.

L'éleveur, quel que soit néanmoins l'animal dont il a la charge, a une fonction prépondérante de "maternage" (Salmona, 1994). Il fait naître, il abrite, il soigne, il nourrit, il défend ses animaux contre ce qui les menace, prédateurs ou maladies, il éduque et, au grand regret de nombreux éleveurs, il est amené à tuer, où plutôt à "vendre", "éliminer", "se séparer" des animaux (Sens et Soriano, 1995). Cette nécessité amène à des aménagements moraux dont on peut souligner qu'ils n'ont jamais été pris en compte par l'encadrement agricole. C'est cette absence de référence à l'affectivité qui a pu permettre de concevoir des systèmes d'élevage dans lesquels l'éleveur est *obligé*, pour sauvegarder sa santé mentale, de ne plus considérer l'animal comme animal mais comme matériel. Ce glissement de statut n'est pas constant, comme on a pu le voir plus haut, et il contraint l'éleveur à des compromis parfois douloureux. Les travaux répétitifs *autour* des animaux entraînent des dérivatifs intellectuels lors du travail - *on ne pense pas à ce qu'on fait, on pense à ce qu'on va faire après* - et à une occultation complète de la présence de l'animal - *je ne regarde pas les poules, sauf en ramassant les œufs, le grillage pour voir s'il y a des poules crevées* -. L'animal, s'il est doté d'un statut plus favorable, est davantage objet d'attention et les compromis relatifs à son "élimination" nécessitent d'autant plus de justifications.

La composante affective de la relation éleveur/animal me paraît importante à plus d'un titre. Elle a tout d'abord un intérêt professionnel en matière de productivité. Les travaux de Seabrook (1987) et d'Hemsworth (1987) en production laitière et porcine ont montré l'influence d'une relation positive des éleveurs (caresser les animaux, les nommer, leur parler...) avec leurs animaux sur les résultats obtenus. Cette part affective a également un grand intérêt en matière d'éducation et de dressage. L'affection participe aux capacités cognitives des jeunes animaux : "qui aime bien apprend bien", (Cyrułnik, 1983, 1993)⁽⁵⁾ et les récents travaux de neurologues soulignent l'importance des émotions comme éléments moteurs de l'intelligence et de la rationalité - *la capacité de ressentir et d'exprimer des émotions est indispensable à la mise en œuvre des comportements rationnels* - (Damasio, 1995). La santé de l'éleveur et des animaux est également en jeu dans le travail avec l'animal, d'une manière évidente, pour des raisons liées à la sécurité des personnes mais également pour des raisons plus diffuses qui ont trait au stress chronique par exemple et à l'apparition des patho-

logies qui y sont liées -ulcères, hypertension, rhumatismes... - (Henry, 1988).

Les valeurs morales attachées à l'activité d'élevage, le sens du devoir envers l'animal, expliquent les indignations ressenties par de nombreux éleveurs lorsque leur métier est discrédité par les médias ou orienté par des décisions politiques (images de transports brutaux, de mise à feu de camions contenant des animaux, décret sur l'abattage des veaux de huit jours...). En effet, le métier d'éleveur a un but, comme nous l'avons vu plus haut, qui est de nourrir la population. C'est cet impératif qui justifie l'utilisation et la mort de l'animal. L'abattage des veaux de huit jours est ainsi incompréhensible et immoral - *c'est la honte du métier* - car la naissance du veau et sa mort perdent tout sens - *au bout du compte, le petit veau mâle qui vient de naître, dans huit jours il sera pendu au bout d'un crochet, il aura servi à rien du tout* -.

Ces valeurs morales sont largement mises à mal dans le contexte de l'agriculture compétitive aujourd'hui. L'éleveur *doit* produire, pour la Nation, ou plus sûrement pour les actionnaires des industries agro-alimentaires et pharmaceutiques, et cela à n'importe quel prix pour l'animal, pour la dignité et le bien-être des personnes travaillant en élevage, pour l'ensemble de la société humaine en général. C'est ce contexte qui amène un des éleveurs interviewés à énoncer des phrases comme - *heureusement y'a la crise porcine qu'arrive, y'a la peste chez le cochon, y'a des problèmes, donc ça va faire du bien* - sans s'arrêter à ce que signifie cette "crise" pour les éleveurs de porcs et leurs animaux : souffrance de l'animal, souffrance de l'éleveur, difficultés économiques..., ni à se demander d'où sort cette peste porcine et quels genres de facteurs sont susceptibles de permettre son extension ou son apparition récurrente.

La prise de conscience, en élevage/agriculture comme dans les autres domaines des activités humaines (industrielles, militaires...), de l'irréversibilité de certaines dégradations apportées à notre environnement, du fait des choix prioritaires jusqu'à présent accordés aux choses plutôt qu'aux êtres, ont amené à réfléchir sur le sens du développement que poursuivent les sociétés occidentales. Le concept de développement durable, quoiqu'incertain et susceptible d'être lu avec des lunettes de différentes sortes, ajoute à celui de développement la perception des activités humaines dans la durée. À quoi, à qui, sert le développement ? Qu'est ce que le progrès ? Quel lien durable pouvons-nous établir avec les animaux, avec notre environnement... ?

⁽⁵⁾ On peut d'ailleurs penser que cette part affective intervient également dans le dressage des animaux de cirque, au-delà de l'aspect travail/récompense.

Ce travail, au cours duquel j'ai tenté, à travers les paroles des personnes rencontrées, de réfléchir sur le sens de ce métier, d'en faire ressortir la spécificité et l'importance, rejoint dans ses conclusions les objectifs du développement durable. Être éleveur est un métier de la vie, même si l'on n'est pas "naisseur", c'est un métier de la longue durée, aux responsabilités élargies. C'est une activité exceptionnelle, nécessitant des qualités multiples : "...la profession d'agriculteur exige, avec une instruction approfondie, des facultés d'intelligence, d'esprit, de cœur, d'ordre, de méthode, d'assiduité. Mais si elle impose des aptitudes assez multiples, elle offre, plus que tout autre, à l'homme intelligent et actif, des distractions variées, un vaste champ d'observations et d'études, une source de satisfactions et de profits" (*Larousse Agricole* de 1921)⁽⁶⁾.

Certaines de ces qualités et ces potentialités ont été largement perverties par la mise en place de systèmes industriels excluant le vivant, aussi bien humain qu'animal, des procédures d'activités. La réflexion actuelle sur la notion

de développement est l'occasion pour les éleveurs de s'interroger sur leur métier et leurs objectifs. L'élevage, comme rapport premier à *l'autre* (l'animal) et à la nature, est peut être un mode de relations encore à inventer (Larrère et Larrère, 1997).

Remerciements

Un grand merci à : André Cau, Alain Frenot, Jean-Baptiste Gallo, Thierry Laube, Bruno Lecomte, Dominique Malavergne, André Mathieu, Laurent Segeron et Isabelle Vincent, de la Bergerie Nationale de Rambouillet.

Vidéos et montage ont été réalisés grâce à l'aide de l'Association Femmes et Changements (14 passage Dubail, 75010 Paris) qui s'intéresse, dans une problématique de développement durable, à l'appropriation et à la transmission par les femmes des savoirs et savoir-faire agricoles grâce à l'outil vidéo. Merci tout particulièrement à Marina Galimberti, Céline Ostyn, Sally Rousset et Anne Dominique Termont.

⁽⁶⁾ Il n'y a pas d'entrée au mot "éleveur" dans ce dictionnaire, l'activité d'élevage étant une composante du métier d'agriculteur : "l'élevage a pour but d'obtenir, suivant les circonstances et les milieux, *des machines animales* (en italiques dans le texte) aussi aptes que possible à bien remplir les fonctions auxquelles on les destine" (*Larousse Agricole* de 1921). L'objectif de réification de l'animal et la volonté d'industrialisation de l'élevage ne sont évidemment pas récents mais c'est sans doute à partir des années 1950 que les éleveurs français ont accepté d'assimiler les représentations de l'enseignement et de l'encadrement agricole concernant leur métier et les animaux dont ils ont la charge. Notons que cette évolution a conduit à une définition "rétrécie" de l'agriculteur, qui n'est plus agriculteur d'ailleurs, mais *exploitant agricole* : "personne dont l'activité professionnelle, non salariée, consiste à mettre en valeur une exploitation agricole" (*Larousse agricole* de 1981).

Bibliographie

- CYRULNIK B., 1983.– *Mémoire de singe et paroles d'homme*. Paris : Pluriel. Hachette.
- CYRULNIK B., 1993.– *Les nourritures affectives*. Paris : O. Jacob.
- DAMASIO A., 1995.– *L'erreur de Descartes*. Paris : Sciences. O. Jacob.
- DANTZER R. et MORMEDE P., 1979.– *Le stress en élevage intensif*. Paris : Masson/INRA.
- DARRÉ J.-P., HUBERT B., LANDAIS E. et LASSEUR J., 1993.– Construction des choses et sens des actes. Raisons et pratiques. Dialogue avec un éleveur ovin - *Etudes rurales*, 131-132 : 153-163.
- HEMSWORTH P. H., BARNETT J. L. et COLEMAN G. J., 1992.– Fear of humans and its consequences for the domestic pigs. In : H. Davis et A. D. Balfour édés., *The inevitable bond*. Cambridge : Cambridge University Press., p. 264-284.
- HEMSWORTH P. H. et BARNETT J. L., 1987.– The human-animal relationship and its importance in pig production. *Pig News and information*. CAB International, 2 (8) : 133-136.
- HEMSWORTH P. H., BRAND A. et WILLEMS P., 1981.– The behavioral response of sows to the presence of human beings and its relation to productivity. *Livestock Production Science*, 8 : 67-74.
- HENRY J. P., 1988.– Emotions et hypertension psychosociale. *Recueil de Médecine Vétérinaire*, 164 : 751-766.

- HERVIEU B., 1992.– Paysans. Un métier à retrouver. *Le Monde des débats*, novembre 1992.
- LANDAIS E. et DEFFONTAINES J. P., 1988.– Les pratiques des agriculteurs. Point de vue sur un courant nouveau de la recherche agronomique. *Études rurales*, 109 : 125-158.
- LARRERE C. et LARRERE R., 1997.– Le contrat domestique. *Le courrier de l'environnement de l'INRA*, 30 : 5-17.
- PORCHER J., 1996.– *Éléments de caractérisation de la relation homme-animal par l'analyse de discours d'éleveurs*. Dijon : Enesad.
- RAVIS-GIORDANI G., 1995.– Le troupeau et le clan. Pratiques et représentations de la relation homme/animal dans la société corse. *Des bêtes et des hommes*. (118e congrès des sociétés historiques et scientifiques, Pau, 25 au 25 octobre 1993, section anthropologie et ethnologie françaises). Paris : Editions du C.T.H.S.
- ROBINET J., 1946.– *Compagnons de labour*. Paris : Flammarion.
- SALMONA M., 1980.– Le travailleur et le travail agricole. *Présent et futur de la psychologie du travail*. Actes du 1er congrès de psychologie du travail en langue française. Paris : EAP.
- SALMONA M., 1994.– *Les paysans français*. T I et II. Paris : L'Harmattan.
- SEABROOK M. F., 1986.– The relationship between man and animals in managed systems. In : D. J. A. Cole and G. C. Brander éd., *Bioindustrial Ecosystems*. Amsterdam : Elsevier Sciences Publishers B. V., p. 211- 222.
- SEABROOK M. F., 1987.– The role of the stockman in the livestock productivity and management. In : M. F. Seabrook éd., *Proceedings of a seminar in the Community programme for coordination of agricultural research*, held in Brussels, 16-17 December 1986. Luxembourg : Office for Official Publications of the E. C.
- SEABROOK M. F., 1990.– Conséquences économiques et sociales des rapports entre l'homme et l'animal. *Ethnozootechnie*, 46 : 13-23.
- SEABROOK M. F. et BARTLE N. C., 1992.– Human factors. In : C. J. C. Philipps et D. Diggins éd., *Farm animals and the environment*. Willingford : CAB international, p. 111-125.
- SENS S. et SORIANO V., 1995.– Élever pour tuer. *Cultures de la viande*. 26, 27, 28 octobre 1995. Dijon : Enesad.
- SORIANO V., 1985.– *Choisir et réussir son élevage ou le roman de la technique et de la passion*. DGER. CFPPA Le Rheu, multigraphié.
- LAROUSSE AGRICOLE, 1921.– Paris : Larousse.
- LAROUSSE AGRICOLE, 1981.– Paris : Larousse.
-